

# l'essor

n°3 - juin 2009 - paraît 6 fois par année

## Editorial

### Les errements des électeurs

Le chef du gouvernement italien, le septuagénaire Silvio Berlusconi, entretient une idylle avec un jeune mannequin de 18 ans, ce qui a fini par convaincre son épouse de demander le divorce. Par ailleurs, première fortune du pays, il a mis son empire médiatique au service de ses ambitions politiques. Il s'est maintenu au pouvoir grâce à un populisme sans vergogne et sans limite. Malgré ses dérapages verbaux et ses casseroles judiciaires, ce personnage ubuesque, grotesque et sans culture est soutenu par la majorité des électeurs de la Péninsule. Affligeant!

Et la France? Elle aussi est dirigée par un président qui a été élu à une confortable majorité. Et pourtant, Nicolas Sarkozy cumule un nombre impressionnant de défauts: un ego démesuré, une paranoïa agressive, une frénésie bling-bling, une incapacité à reconnaître la moindre erreur. Il parle bien, promet tout (sans jamais tenir ses promesses et en accentuant les inégalités sociales) et les électeurs tombent dans le panneau. Affligeant aussi!

Plus près de nous, dans le canton de Neuchâtel, deux conseillers d'Etat n'ont pas été réélus.

### Abondance de matière!

Le forum de ce numéro est consacré au problème des déchets. Faisons un jeu de mot: s'il y en a trop, il y a aussi trop de matière pour remplir les pages habituelles de *l'essor*. L'abondance et la qualité des articles reçus nous obligent à utiliser 9 pages et à reporter à un prochain numéro des textes très intéressants que nous avons reçus. Nous faisons appel à la compréhension de nos lecteurs.

Tant Roland Debély (radical-libéral) que Fernand Cuche (Verts) n'ont pourtant pas démérité. Ils devaient gérer des départements difficiles et ont été amenés à prendre des décisions impopulaires. Ils ont fait leur travail consciencieusement, refusant, pour l'équilibre des finances et le bien de l'Etat, de concéder ce qu'ils savaient ne pas pouvoir donner.

La défaite de Fernand Cuche est particulièrement regrettable. Cet homme aimable, simple, animé du désir de servir, a fait pour la protection de l'environnement davantage que tous ses prédécesseurs. Il a fait passer au Grand Conseil une loi sur l'énergie qui est un modèle du genre (et que la droite conteste par le lancement d'un référendum). Il a pris des mesures pour mieux gérer les déchets et pour améliorer la qualité de l'air. Il a aussi veillé à améliorer l'offre des transports publics.

Hélas, il a subi les attaques sournoises d'adversaires qui n'acceptent pas de remettre en cause la moindre parcelle de leurs privilèges pour sauvegarder la qualité de l'environnement et garantir un avenir décent à nos enfants. Un jour, on se souviendra qu'il avait raison. Mais, comme le dit Guy Béart dans une de ses chansons, «*le premier qui dit la vérité, il doit être exécuté*».

Moralité de cet éditorial: en politique, pour gagner, vaut-il mieux être malhonnête, macho et flambeur que loyal, désintéressé et compétent? Les errements des électeurs, trompés par des médias entièrement à la solde du pouvoir, ne sont hélas pas prêts à s'atténuer.

Comité rédactionnel de *l'essor*

## Peut-on changer le système?

La production de déchets provoquée par les activités humaines a atteint une dimension inquiétante et finira par condamner la civilisation économique-industrielle si rien n'est entrepris pour la stopper. Malheureusement, la gestion des déchets est devenue une activité économique à part entière qui a justifié de gros investissements dans des équipements spécialisés: usines d'incinération des ordures, stations d'épuration des eaux, lavage de fumées, véhicules spéciaux pour le transport des ordures, etc. Peut-on changer un système qui représente actuellement une activité économique nécessaire pour maintenir la croissance? Ce forum de *l'essor* fait le bilan de la situation actuelle et montre qu'il est grand temps de réagir énergiquement.

Rémy Cosandey

## Le déchet, une erreur rédhibitoire...

Le déchet est une invention humaine. La nature ne connaît pas le déchet puisque toute matière organique, quel que soit son état, participe toujours à un cycle fermé qui permet aux éléments d'être utilisés puis remis à disposition dans un mouvement quasi perpétuel à l'échelle de la vie humaine. Le déchet organique est un oxymore, une contradiction dans les termes. Comme d'ailleurs le développement durable.

Est donc déchet ce qui ne peut pas être recyclé. Votre caca n'est pas un déchet, mais un appareil hors d'usage en est un. Cet appareil peut bien sûr être démonté et une partie de ses constituants réutilisés (écologie industrielle). Mais cela demande de l'énergie et génère d'autres déchets. On ne résout donc pas le problème à long terme, même si cette activité reste souhaitable par la réduction des flux de matière qui en résulte.

La définition du déchet ci-dessus est en contradiction flagrante avec la définition économique qui considère comme déchet ce qui n'a plus de valeur marchande. Ce conflit de définition est très significatif et illustre bien l'incompatibilité du fonctionnement de la vie avec celui du système économique. A terme, il faudra bien que l'économie se soumette aux lois de la vie, ce qui signifie, entre autres, que la production de déchets – au sens du vivant – soit sinon totalement bannie, mais en tout cas fortement réduite par rapport à ce qu'elle est aujourd'hui. Mais il faut bien voir que nous n'en prenons pas le chemin.

La production de déchets provoquée par les activités humaines a at-

teint une dimension inquiétante et finira par condamner la civilisation économique-industrielle si rien n'est entrepris pour la stopper. Malheureusement la gestion des déchets est devenue une activité économique à part entière qui a justifié de gros investissements dans des équipements spécialisés: usines d'incinération des ordures, stations d'épuration des eaux, lavage de fumées, véhicules spéciaux pour le transport des ordures, etc. De plus, cette gestion fournit des places de travail. Bref, dans la logique économique, la production de déchets est considérée comme désirable et doit continuer et si possible augmenter encore. Cette logique stimule aussi la course à l'obsolescence, ce qui amplifie la production de déchets industriels et d'appareils invendables parce que dépassés par d'autres plus modernes. La production et la gestion des déchets sont une activité économique nécessaire pour maintenir la croissance.

*6775 tonnes de déchets sont évacués par le service de préparation des trains chaque année (l'équivalent de 900 éléphants d'Afrique!).*

Pourtant, la poursuite de cette croissance nous mène droit dans un cul de sac. Les méthodes pour gérer les déchets ne font que déplacer les problèmes. Par exemple l'incinération des ordures avec son lavage de fumée produit des mâchefers et des résidus toxiques qu'il faut mettre dans des déponies pour déchets spéciaux, déponies qui finiront bien par se remplir. Et après? On a même vu naître une sorte de tourisme des déchets qui consiste

à les exporter et les débarrasser moyennant finance dans des pays pas trop regardants. Cela est moralement inacceptable et ne pourra de toute façon pas continuer très longtemps.

L'épuration des eaux produit des boues toxiques qu'on ne peut pas retourner dans le sol bien qu'elles contiennent une matière organique précieuse. Alors on les composte tant bien que mal pour ensuite les incinérer. L'ensemble de ces activités ne fait que balayer la poussière sous le tapis et fait croire au citoyen qu'on a résolu le problème. Pour que cela change, il faudrait que le citoyen soit incommodé par les déchets qu'il produit, ce qui implique, à mon avis, de réduire progressivement la collecte des déchets tout en proposant des mesures pour en réduire la production. Les possibilités ne manquent pas.

Finalement, il faut aussi évoquer les déchets radioactifs dus à l'énergie nucléaire, qui est probablement la plus énorme des aberrations qui ont vu le jour au 20<sup>e</sup> siècle. Elle génère des substances que la nature ne connaît pas – en particulier du plutonium – et qu'elle ne peut par conséquent pas prendre en charge. Les déchets radioactifs, constitués de produits de fission et de transuraniens, vont rester un cauchemar pour l'humanité pendant des millénaires. Et tout cela pour produire une énergie dont personne n'avait vraiment besoin.

De ne pas produire des déchets devrait faire partie de la culture des peuples.

Pierre Lehmann

# La gestion des déchets dans le canton de Vaud

Dans les pays industrialisés, la gestion des déchets est aujourd'hui une entreprise de grande envergure. On peut s'en faire une idée en voyant comment cela se passe dans un canton suisse. Dans le canton de Vaud, la gestion des déchets est du ressort du SESA (Service des eaux, sols et assainissement). J'ai donc contacté ce service pour lui demander d'écrire un article pour *l'essor*, décrivant la manière dont il gère les déchets et les difficultés qu'il rencontre. Le responsable, M. Marc Andlauer, m'a alors renvoyé au site internet du canton, lequel contient une section consacrée aux déchets. J'en ai tiré les informations ci-dessous.

Les déchets sont répartis en six catégories:

1. Les déchets urbains. Ils comprennent les ordures ménagères, les déchets encombrants, les déchets compostables, les papiers/cartons, le verre et la ferraille. En 2000, il y en a eu en tout pour environ 405'000 tonnes.
2. Les déchets spéciaux qui sont considérés comme dangereux et nécessitent des mesures de contrôle. Ils comprennent piles et accus, peintures, solvants, médicaments, produits chimiques. En tout, environ 80'000 tonnes/an.
3. Les déchets électriques et électroniques qui devraient être restitués aux commerçants ou à des entreprises spécialisées (six entreprises sur Vaud). Ces déchets contiennent des substances très nocives et rémanentes. Mais le taux de récupération est proche de 100%. Environ 15'000 tonnes par an.
4. Les boues d'épuration. Elles sont digérées pour la production de biogaz et finalement incinérées. Rapportée à la matière sèche, la production cantonale est de 18'000 tonnes/an.
5. Les déchets de chantier. Ils ont fournis les plus gros tonnages: environ 1'200'000 tonnes en 2004.
6. Les «sous-produits animaux». Ce sont les résidus non valorisables (pour cause d'ESB). Environ 17'500 tonnes/an.

Une bonne partie des déchets urbains (70%) est collectée par les communes. S'y ajoutent les déchets d'entreprises apportés directement aux installations de traitement (30%). Tous ces déchets sont soit incinérés soit recyclés, le taux de recyclage étant de l'ordre de 50%, avec comme objectif de passer à 60%. La production de déchets urbains est aujourd'hui encore en augmentation. Par ailleurs, certains de ces déchets deviennent compliqués et difficiles à déconstruire (par exemple berlingots) et donc à éliminer.

Le SESA présente une statistique des déchets urbains collectés par les communes entre 1999 et 2007. La quantité de ces déchets passe de 300'000 tonnes en 1999 à 344'000 tonnes en 2007. Cette augmentation est plus rapide que celle de la population: environ 613'000 en 1999 et 670'000 en 2007. Les quantités produites par habitant sont donc encore en augmentation: 1.34 kg/jour à 1.41 kg/jour. Les déchets urbains collectés par les communes se répartissent sur les six catégories indiquées sous 1. En 2007, les proportions étaient les suivantes: ordures ménagères 50.5%, déchets encombrants 7%, déchets compostables 16%, papiers/cartons 15.2%, verre 9%, ferraille 2.3%. Sur la période considérée (1999-2007), les quantités relatives ne changent pas beaucoup, mais les quantités absolues augmentent dans toutes les catégories, sauf la ferraille. Les augmentations les plus fortes sont pour les déchets compostables (+ 52%) et les papiers/cartons (+ 36%).

Même si la proportion des déchets incinérés est en baisse, leur quantité augmente encore. Le pouvoir calorifique des déchets incinérés est de l'ordre de 3'000 kcal/kg, soit à peu près les 2/3 de celui du bois. Ils sont brûlés pour 60% à l'usine Tridel à Lausanne et pour 30% à la Satom à Monthey. Le solde se répartit sur des usines d'incinération à Genève, Fribourg et Neuchâtel.

L'incinération des déchets produit des mâchefers, des cendres et des résidus qu'il faut mettre en décharge avec d'autres déchets non incinérables. On distingue entre dé-

charges pour matériaux inertes (six dans le canton), pour matériaux bioactifs (potentiellement toxiques: résidus d'incinération, déchets contenant des métaux lourds), pour matériaux stabilisés (matériaux dangereux coulés dans du ciment, mis en décharge à Oulens).

On relève que les cimenteries peuvent utiliser des déchets spéciaux comme combustible. Les cendres sont alors incorporées dans le ciment. La cimenterie d'Eclépens fonctionne à 50% avec ces déchets.

Avant que le canton ne prenne en main la gestion des déchets, ceux-ci étaient débarrassés un peu n'importe comment. Il en est résulté 2'600 sites pollués dont une partie doit être assainie. Ainsi l'ancienne gravière de Bioley-Orjulaz dans laquelle on avait déversé des matériaux polluants qui menaçaient des nappes phréatiques a dû être réexcavée. Cet assainissement a débuté en 2003 et a été terminé en 2008 pour un coût de 7,5 millions de francs. La réhabilitation du site a permis au Petit Gravelot (oiseau très répandu en Suisse et dans le monde) d'y nicher à nouveau.

Commentaire – La gestion des déchets, ainsi que celle de l'épuration des eaux, ont été abordées par la méthode de la fuite en avant propre au système économique. Lorsqu'un problème se pose, on ne se demande jamais si ce problème pourrait peut-être ne pas exister ou au moins être réduit en ampleur. Ainsi n'a-t-on guère cherché à réduire les quantités de déchets et d'eaux usées. On s'est seulement ingénié à les traiter pour les rendre acceptables. Les méthodes de traitement créent à leur tour des problèmes et génèrent d'autres déchets, sans parler de leur coût. Mais elles évitent d'avoir à se poser la question du long terme.

Produire des déchets et faire caca dans l'eau potable ne sont pourtant pas des fatalités. Mais cela contribue à la croissance économique, ce qui, pour les pouvoirs en place, est l'essentiel.

Pierre Lehmann

# Les déchets, une question de ressources

Les données de l'Office fédéral de la statistique et de l'Office fédéral de l'environnement le montrent, la production de déchets reste intimement liée à la croissance économique. Ainsi, de 1970 à 2004, la production annuelle de déchets urbains\* est passée de 320 kg/habitant à 670 kg/habitant. A ceux-ci s'ajoutent environ 1500 kg/habitant de déchets de chantiers et 360 kg/habitant de déchets spéciaux, déchets industriels et boues d'épuration. Au total donc, 2.5 tonnes de déchets par habitant et par année!

A la lecture de ces chiffres, nous devrions être envahis par les déchets. Ce n'est heureusement pas (encore) le cas. La politique volontariste engagée dès les années 80 pour trier et recycler les déchets a en effet permis de maintenir les quantités mises en décharge et incinérées à un niveau supportable. D'autre part, la professionnalisation et les améliorations techniques apportées dans la branche ont permis de réduire considérablement les impacts des filières de traitement et de recyclage. Aujourd'hui, les déchets recyclés (environ 1500 kg par habitant et par an) constituent donc une ressource importante pour l'économie et couvrent environ 35% de nos besoins en matières premières.

Notons que même si nous recyclions la totalité de nos déchets, nous ne couvririons que 60-70% de nos besoins. En effet, une part importante de notre consommation n'est pas directement transformée en déchets, mais stockée dans les infrastructures et les équipements. Cela implique une croissance importante des quantités de déchets à moyen terme, lorsque ces équipements seront hors d'usage. Pour éviter de remplir trop vite nos décharges et nos usines d'incinération, une augmentation continue de la part de déchets recyclé s'avère donc primordiale.

Par ailleurs, l'extraction des matières premières que nous importons génère elle aussi des déchets, mais ceux-ci ne figurent pas dans nos statistiques. L'extraction d'une tonne de cuivre peut produire jusqu'à 99 tonnes de résidus, hautement polluants et stockés en plein air à proximité des sites d'extraction. Ce qu'il faut bien appeler un désastre écologique et social nous permet de nous approvisionner en cuivre à bon marché. Pendant ce temps, des ressources indigènes en cuivre (les résidus de broyage automobile contiennent environ 5% de métaux non ferreux) sont pour la plupart incinérées, car la rentabilité d'un recyclage est insuffisante.

## Marchés globalisés: des débouchés difficiles à garantir

Au même titre que les matières premières, la plupart des matières de récupération s'échangent sur toute la planète. Etant donné les grands besoins de l'Asie en matières premières et leur faible production de déchets recyclables, c'est la principale région importatrice. A l'inverse,

l'Europe, le Japon et surtout l'Amérique du Nord sont des exportateurs nets.

Les déchets de ferrailles, de papier et de plastique constituent les plus gros volumes échangés sur le marché mondial. Ainsi, environ 40% de la production mondiale d'acier (1 milliard de tonnes) est tirée des ferrailles. Leur commerce international concerne 80 millions de tonnes. Dans le domaine du papier, les déchets contribuent à près de 60% de la production mondiale (350 millions de tonnes). Les échanges internationaux de déchets papier s'élèvent à 160 millions de tonnes.

Il faut compter cependant avec des fluctuations parfois assez fortes, dues notamment à la spéculation. La plupart des récupérateurs n'ont pas les moyens de se prémunir contre ces fluctuations imprévues des tarifs, leurs capacités de stockage ne dépassant guère un mois. Ils peuvent cependant négocier des contrats de livraison sur plusieurs mois, voire une année, qui les mettent à l'abri de ces variations.

## Valoriser oui, contaminer non!

La principale objection au recyclage tient dans le risque de contamination des produits de consommation et d'équipement avec des substances dangereuses. Lorsque le législateur décide de bannir une substance auparavant largement utilisée, cela peut concerner de nombreux produits, dont le recyclage se voit entravé, voire condamné.

Alors qu'une partie des boues de STEP et des farines animales étaient valorisées auparavant dans l'agriculture, le risque de transmission du prion a conduit le législateur à condamner cette filière. L'agriculture, qui couvrait ainsi près de la moitié de ses besoins, doit donc trouver ailleurs (importation) les 5000 tonnes de phosphore qu'elle en tirait chaque année.

Les industriels, eux-mêmes, fixent des contraintes élevées aux matières récupérées qu'ils achètent. L'étain, indésirable dans l'industrie de l'acier, n'est parfois toléré qu'à hauteur de 0,01% du poids total. Comment répondre à ces exigences? Elles sont reportées sur les récupérateurs, dont les lots peuvent être déclassés (donc achetés à un tarif moins avantageux) si les teneurs en corps étrangers sont dépassées. Ceux-ci doivent donc contrôler plus fréquemment les livraisons, informer les remettants en cas de problème, sensibiliser les responsables de déchèteries communales. La formation dispensée aux apprentis recycleurs prévoit notamment la reconnaissance de plus de 90 sortes de métaux, ainsi que plus de 30 sortes de papiers/cartons.

## Une politique favorable aux matières secondaires

Que faire pour encourager la valorisation dans un cadre économique défavorable où les matières premières sont souvent très bon marché? Les taxes ou contributions inci-

\* Déchets urbains: déchets des ménages, (ordures ménagères, compost, papier, verre, bouteilles PET, appareils électroménagers) et déchets similaires produits par les entreprises.

tatives, versées lors de la mise sur le marché ou de l'achat d'un produit neuf, constituent jusqu'à présent un instrument privilégié en Suisse. Celles-ci permettent de financer une partie des coûts de collecte – respectivement de prétraitement – des déchets et de les mettre sur le marché à des prix concurrentiels par rapport aux matières premières. Les collectes sélectives des emballages de boîtes recyclables, des piles, des boîtes en fer-blanc, des appareils électriques/électroniques sont déjà soutenues par ce biais.

Ce concept est-il appelé à s'étendre? Difficile à dire, car les représentants de l'économie sont en général défavorables à ce mode de financement, même si l'environnement y gagne. En effet, toute taxe qui renchérit le prix d'achat des produits neufs agit comme un frein à la consommation et joue ainsi en faveur de la prévention et du recyclage des déchets. Il en va ainsi de la taxe sur les COV (solvants) et de celle sur le CO<sub>2</sub>.

On le voit, la valorisation des déchets est un secteur économique complexe, impliquant de nombreux acteurs aux compétences et aux intérêts très hétérogènes. Si le secteur de la gestion des déchets a beaucoup évolué depuis les années 70, le mot d'ordre reste le même pour tous: faire un usage mesuré des matières premières, réutiliser et recycler tout ce qui peut l'être, éliminer correctement les autres déchets et ne pas les jeter n'importe où.

Sébastien Piguet  
Ingénieur EPFL, directeur du BIRD –  
Bureau d'investigation sur le recyclage et la durabilité

Pour en savoir plus: [www.forumdechets.ch](http://www.forumdechets.ch) – Bulletin-  
mand d'information sur la prévention et la gestion des  
déchets.

## Le cauchemar des déchets radioactifs

Il y a en Suisse cinq centrales nucléaires d'une puissance installée totale de 3000 MW environ. Ces centrales produisent annuellement quelque 25'000 GWh (1 GWh = 1 million de kWh) d'électricité. Le processus de fission nucléaire à l'origine de cette production consiste à casser des noyaux d'atomes lourds, essentiellement uranium 235 et plutonium 239, en deux noyaux de poids variables appelés produits de fission, lesquels sont tous radioactifs avec des demi-vies très variables. Ils constituent le gros des déchets des centrales nucléaires qui contiennent en plus des transuraniens également radioactifs. Le danger potentiel représenté par ce mélange d'isotopes radioactifs peut s'exprimer en ALI (Annual Limit of Intake), soit la quantité de cette radioactivité qu'un individu peut absorber en une année sans compromettre définitivement sa santé.

La radioactivité des déchets diminue avec le temps. Ainsi, une heure après l'arrêt d'une centrale, la radioactivité qu'elle contient est de 1,5 x 10<sup>11</sup> (150 milliards) d'ALI par tonne d'uranium. Cent ans plus tard, il en reste encore 1,5 milliard. Une centrale nucléaire classique de 1000 MW (Gösgen, Leibstadt) contient de l'ordre de 100 tonnes d'uranium. On voit donc que l'inventaire radioactif des centrales nucléaires est hallucinant. Pour chaque kWh d'électricité produit par le nucléaire, on génère environ 7 ALI de radioactivité à l'échéance de 100 ans. Les centrales nucléaires suisses produisent donc chaque année un inventaire radioactif de quelque 175 milliards d'ALI à l'échéance de 100 ans,

de quoi tuer 25'000 fois chaque habitant du pays.

Les déchets radioactifs sont bien entendu confinés et surveillés, même si une énorme quantité a déjà été simplement jetée à la mer. Mais le danger n'est pas moins présent et il suffit qu'une infime fraction s'échappe pour provoquer des catastrophes. De plus, les centrales et usines de retraitement émettent en permanence de la radioactivité dans l'air et dans l'eau, radioactivité qui va trouver tôt ou tard le chemin de notre assiette (concentration dans les chaînes alimentaires). Elle est déjà la cause de maladies et de malformations.

Le nucléaire n'est pas une énergie comme les autres et implique des dangers nouveaux à des échelles de temps inconnues jusqu'ici. Il est pour le moins étonnant, pour ne pas dire inquiétant, que l'homme dit civilisé ait envisagé de développer cette énergie sous le prétexte fallacieux d'un besoin d'électricité.

La prise en charge des déchets radioactifs est un casse-tête permanent pour les autorités. Comment garantir pour des centaines de milliers d'années la mise en lieu sûr de telles quantités de radioactivité? La géologie de la Suisse ne s'y prête pas (voir: Marcel Burri, «*Qu'en faire?, les déchets radioactifs, un problème non résolu*», Editions d'En Bas, 1984). Pour le moment, la meilleure chose à faire est de garder tous les déchets produits par une centrale sur le site même de cette centrale. Une fois que l'on sera sorti du nu-

cléaire, on pourra chercher un site adéquat dans le nord du continent européen. Des propositions ont déjà été faites dans ce sens (voir: «*Energie & Umwelt*», mars 2006). Il s'agirait d'un dépôt commun pour l'Europe, vraisemblablement en Russie. Mais de faire des projets de dépôt n'a de sens qu'après la sortie du nucléaire, laquelle est inéluctable. C'est alors seulement que l'on saura quelle est la quantité de déchets qu'il faudra isoler de la biosphère pour des durées sans commune mesure avec les temps historiques.

La construction de centrales nucléaires ne répondait pas à une nécessité. En fait, la demande en électricité a été adaptée à l'offre et non l'inverse. Pour créer la demande, on a fait la promotion du chauffage électrique direct, aberration énergétique s'il en est, et peu sinon rien n'a été fait pour diminuer les pertes qui représentent tout de même environ le 30% de la consommation. Pour augmenter la consommation, on offrait même un tarif plus bas à qui renonçait à tout chauffage complémentaire à bois, solaire ou autre pour les locaux et l'eau chaude.

Rappelons pour finir qu'un pays disposant de centrales nucléaires sur son territoire n'est plus en mesure de faire la guerre. L'énergie nucléaire et, d'une manière générale, l'ensemble des dangers potentiels créés par l'industrialisation, rendent suicidaires toute guerre nucléaire ou conventionnelle.

Pierre Lehmann

# Carton, papier, alu, plastique, tout est bon pour emballer notre vigilance!

Je viens d'acheter un paquet de biscuits que je me réjouis de déguster. Mais diable, comment me séparer de l'emballage? De partout il est collé, fermé, protégé. Serait-ce une protection contre ma gourmandise? Si j'avais le malheur de me trouver dans le désert, quasiment à bout de forces, avec comme ultime secours, le paquet de biscuits que je tiens dans ma main, que je tourne et retourne de tous les côtés, je pourrais mourir de faim faute de pouvoir en détacher les diverses sécurités qui l'entourent. Dès mon arrivée à la maison je me précipite à la recherche d'une paire de ciseaux, mais leurs pointes glissent sur le plastique, se bloquent sur le carton, et aïe! je me fais une entaille au pouce, je saigne, je tache, je salis, je

salope tout le paquet. Le plaisir dont je me réjouissais devient un véritable combat. Lorsque enfin j'aperçois les biscuits, ils sont réduits en mille miettes, n'ont plus rien d'appétissant, mais il me reste un tas de déchets que je vais devoir éliminer dans ma poubelle faute de pouvoir les déposer dans celle du magasin qui m'a vendu tout un attirail dont je n'ai pas besoin alors que je souhaitais simplement quelques biscuits pour accompagner ma tasse de thé.

Chaque fois que je rentre de commissions, avant de pouvoir les glisser dans le frigo, je perds un temps inouï à déballer, tirer, arracher, couper une masse de déchets inutiles qui prennent de la place chez moi

avant d'aller polluer d'autres lieux. Est-il vraiment nécessaire d'utiliser une telle masse de soit-disant protections sur nos aliments. Loin de moi l'idée de ne pas prendre des précautions d'hygiène, mais on en arrive à une telle accumulation, qu'il ne s'agit plus de précautions, mais bien de productions inutiles et contraignantes, dans le but d'augmenter les prix des denrées, de produire de la «croissance» industrielle, en un mot de polluer au maximum et notre vie et la nature tout entière.

A quand une vaste protestation contre les emballages abusifs? Ceci est un appel au secours! Merci de nous envoyer vos idées.

Mousse Boulanger

## Les poubelles et la fourmi

Dans la commune où je réside, le jeudi est le jour du ramassage des ordures ménagères. Durant toute la semaine, la petite fourmi que je suis trie ses déchets. Ecolo dans l'âme, très soucieuse de l'avenir de la planète, je m'applique et je respecte à la lettre les directives envoyées par le responsable de la déchetterie ainsi que par mon administration communale. Telle une ouvrière consciencieuse, j'œuvre toute la sainte semaine, et ce de mon plein gré, gratuitement, sans rechigner. D'un œil expert, j'évalue, j'analyse, puis d'un geste sûr, j'attribue une place définitive à tous mes détritrus en fonction de leur matière respectueuse. Afin de me simplifier la tâche, j'ai squatté une partie de mon garage pour y entreposer d'immenses cartons réservés à cet effet. Depuis que je suis devenue une fourmi verte, ma voiture dort dehors et en hiver, elle a parfois du mal à démarrer. Je dois donc faire appel à un organisme de secours afin qu'il vienne me dépanner. La planète prend alors un coup de CO<sub>2</sub>...

Mais, peu m'importe le sort de ma voiture, puisque mon objectif premier est de trier au mieux mes déchets, ma fierté hebdomadaire ré-

side dans le fait de réaliser la plus petite poubelle de mon quartier. L'avenir de la Terre est en jeu et, en bonne citoyenne, docile et informée, pour ne pas dire formatée, programmée, je consacre chaque jour de précieuses minutes de ma vie pour aller de ma cuisine au fond du jardin pour y jeter quelques grammes d'épluchures de fruits et légumes dans mon compost. Il est vrai que le printemps venu, je suis ravie de pouvoir enrichir la terre de mon potager avec le contenu de mon petit silo de compostage, quelque peu puant, mais cent pour cent bio et fait maison.

Une authentique fourmi verte doit posséder au moins une paire de ciseaux, toujours à portée de main, afin de venir à bout des emballages récalcitrants. Il est vrai que les fabricants ne nous facilitent guère la tâche. La plupart des boîtes de denrées alimentaires sont constituées de trois sortes d'emballages. Tout d'abord d'un joli carton, puis d'une feuille de papier cellophane et enfin une barquette faite en plastique moulé pour épouser les différentes formes de petits biscuits, par exemple. Telle une experte, je m'applique à désosser la bête et m'en

vais déposer dans mes grands cartons du garage les différents matériaux. Je dispose en fait d'un carton pour le pet, un pour le papier, un pour le carton, un pour le plastique, un pour les piles, un pour les médicaments périmés, un pour les habits usagés, un pour le fer blanc, un pour l'alu, un pour les restes de solvants ou autres peintures, un pour le verre, un pour les diverses lampes et néons, ainsi que plusieurs grands sacs de cent dix litres pour les déchets de jardin non compostables, tels que les branchages. J'allais oublier les deux gros bidons pour collecter l'huile de friture et celle de vidange de mon auto.

Lorsque les cartons sont pleins, mon mari, l'autre fourmi verte de notre famille, doit effectuer plusieurs allers-retours en voiture pour aller jeter le tout à la déchetterie. Cet endroit est devenu un lieu de rencontre où toutes les fourmis vertes se retrouvent autour des énormes bennes et en profitent pour échanger quelques civilités sous l'œil vigilant du responsable du lieu.

Jusqu'à jeudi dernier, j'ai effectué toutes ces tâches sans rechigner,

sans me poser trop de questions sur le sujet. Pour moi, l'écologie passait par le tri et, en tant que citoyenne de cette planète, je trouvais normal de contribuer au bien être de toute la collectivité. Mais c'est en ouvrant un journal tout ménage de ma région que j'ai commencé à me poser de sérieuses questions. Cette semaine, il y avait un supplément de quarante-quatre pages couleurs édité par l'Office Fédéral de l'Energie, l'OFEN, traitant de l'art et la manière d'isoler sa maison, comment économiser l'eau, l'énergie, l'électricité, le chauffage, bref un ramassis

d'infos visant à inciter les propriétaires de biens immobiliers à entreprendre des travaux de rénovations. A la lecture de toutes ces pages richement colorées, je n'ai rien appris de nouveau en matière d'écologie. Par contre, je me suis longuement interrogée sur le coût de cette campagne publicitaire. Après avoir consulté l'impressum du journal, j'ai appris que ce supplément du journal avait été tiré en trois langues, à pas moins de 1'214'520 exemplaires. Je n'ai pas pu m'empêcher de faire un simple calcul qui m'a laissée pensive:

44 pages fois 1'214'520 = 53'438'880 de pages imprimées. Puis, j'ai posé sur ma balance les 44 pages en question et j'ai constaté qu'elles pesaient 150 grammes. Alors, j'ai repris ma calculette et j'ai aligné les chiffres suivants: 150 gr. fois 1'214'520 = 182'178 kg de papier imprimé.

Et la petite fourmi verte que je suis s'interroge: est-ce bien raisonnable? Etait-ce vraiment indispensable?

Emilie Amar-Salamin

## Un bilan écologique à améliorer

«On n'hérite pas de la terre de ses ancêtres, on l'emprunte à ses enfants», voici une citation connue de Saint-Exupéry dont on ferait bien de s'inspirer afin d'adopter un comportement plus responsable quant à sa consommation.

Passer du stade de consommateur à celui de consomm-acteur conscient de ses responsabilités à l'égard des générations futures revêt une importance toujours plus cruciale face au déficit posé par la gestion des déchets.

En fait, dans un écosystème naturel, la plupart des échanges de matière sont de nature cyclique; ainsi les végétaux transforment, grâce à l'énergie solaire, le gaz carbonique (CO<sub>2</sub>) et les éléments minéraux en matière organique; les animaux sont des consommateurs qui ne savent fabriquer de la matière organique qu'à partir de molécules fabriquées par les végétaux ou d'autres animaux, et les micro-organismes sont les décomposeurs qui vont ramener déjections et cadavres des deux autres groupes sous forme d'éléments minéraux de nouveau disponibles pour les végétaux.

C'est ainsi que le cycle est bouclé dans la nature et dans l'idéal c'est ce que nous devrions arriver à faire avec ce que notre société industrielle produit et que nous consommons. Alors qu'en est-il du cycle de nos déchets?

1. Il y a ceux accumulés et enfouis dans des décharges depuis des décennies, mais qui nous posent

problème aujourd'hui, car ils diffusent des PCB (bi phényle polychloré) qui polluent les sols, les eaux souterraines et les rivières jusqu'à condamner l'exploitation des ressources naturelles comme la pêche. La décontamination de ces sites pollués coûte des dizaines de millions de francs. Par ailleurs, cette méthode d'enfouissement des déchets porte atteinte au climat, car elle génère du méthane, un gaz 23 fois plus nocif que le CO<sub>2</sub>.

2. Il y a ceux pour lesquels les scientifiques n'ont toujours pas trouvé de solution adéquate d'élimination ou de stockage, comme les déchets nucléaires.

3. Et il y a les déchets urbains que nous produisons en quantité toujours plus importante et dont le traitement n'est pas optimal malgré les progrès notables faits pour les valoriser, les traiter ou les incinérer en essayant de réduire au maximum les nuisances pour l'environnement.

Les Suisses sont très bons dans le tri sélectif des déchets. Selon le rapport de l'Office fédéral de l'environnement 2008, le verre est récupéré à 96%, l'aluminium à 90%, le fer-blanc à 80%, le papier-carton à 77%, les bouteilles en PET à 76%, l'électronique à 69% et les piles à 66%. Sur les 19 millions de tonnes de déchets générés en 2007, 12 millions de tonnes concernent les déchets de chantier. Les déchets urbains produits par les ménages et les entreprises s'élevaient à 5,46 millions de

tonnes, dont 51% ont été transformés en matériaux et 49% incinérés. Les usines d'incinération des ordures ménagères ont brûlé 3,58 millions de tonnes de déchets urbains non recyclables, de déchets de chantier combustibles et de boues d'épuration. L'énergie produite par la combustion représentait 3,2% de la consommation totale d'électricité de la Suisse et 2770 gigawatts/heures de chaleur à distance pour le chauffage urbain.

Même si notre bilan écologique n'est pas trop mauvais, il reste améliorable. Pour tendre vers un cycle naturel complet de nos déchets, certaines mesures sont nécessaires comme:

- prendre des dispositions pour les diminuer à la source, notamment en interdisant les emballages inutiles;
- obliger les producteurs à reprendre leurs emballages ou leurs produits après usage;
- encourager encore le tri afin d'augmenter la quantité de matières recyclées;
- n'autoriser l'incinération que des déchets non valorisables
- éviter l'achat de gadgets inutiles et porter son choix sur du matériel de qualité;
- organiser une logistique moderne et efficace pour la collecte de tous ces déchets, et rechercher des technologies alternatives à l'incinération.

Francine John  
Conseillère nationale – Les Verts

## Le déchet, au-delà de l'erreur rédhibitoire

Et si on se posait les vraies questions? Dans les sociétés de subsistance d'antan, les activités humaines n'ont pas produit de déchets car tout était utilisé, recyclé, travaillé, renouvelé de la manière la plus intégrée possible, la matière première était trop précieuse et le travail manuel trop dur pour les gaspiller bêtement.

L'énoncé du thème du forum sur les déchets contient toutes les contradictions de notre époque car il est formulé du point de vue largement propagé par notre société de consommation conquérante: «business as usual», activité économique nécessaire et industrialisation obligée. Analysons en profondeur la question posée:

*Petit guide des déchets intitulé Le petit livre vert, auteur Dalton Exley, Editions Helen Exley, 16 fr. 60 chez Payot. Belle étude des possibilités de contrôler nos déchets. Savez-vous par exemple que le recyclage d'une seule canette de bière fournit de l'énergie pour faire fonctionner un appareil de télévision durant 3 heures?*

- L'erreur rédhibitoire n'est pas le déchet mais le système qui le crée!
- Ce ne sont pas les activités humaines en tant que telles qui provoquent la production de déchets mais la mauvaise adéquation entre la production de biens et sa finalité, le but final étant de vendre à profit en se faisant le plus d'argent possible.
- La civilisation economico-industrielle est condamnée non par la production de déchets inhérente à ses prémisses de base à l'antipode de la production intégrée et écologique et contraire à l'idée même du développement durable mais par sa logique de marchandisation commerciale de biens et de services.
- Ce n'est pas la production de déchets qui faut stopper mais l'idéologie qui soutient la civilisation economico-industrielle productiviste de consommation individualiste.
- La gestion des déchets est entièrement financée par l'argent public car si l'industrie devait la payer, la production industrielle ne serait plus rentable et ferait faillite.
- Avant de changer le système de gestion des déchets, on devrait d'abord changer le système du complexe economico-industriel qui les produit.
- La croissance ne peut pas être maintenue dans sa forme actuelle car il en va de notre survie sur cette terre et dans son acceptation idéologique moderne, la croissance signifie encore plus d'objets donc encore plus de déchets, donc encore plus d'atteintes à la vie.

En résumé, le déchet n'est pas une erreur, il est le résultat d'une logique économique basée sur la croissance, la concurrence, le capital (l'argent), le profit (les gains), la recherche du prix le plus bas, la lutte acharnée pour des parts de marché et l'exercice du pouvoir, et, surtout, il est la conséquence de l'importance qu'ont prise l'économie, la finance et l'industrie dans une société qu'elles ont modelée selon leurs besoins commerciaux.

Mais qu'est-ce donc un «déchet»?

- C'est le résidu d'un processus de fabrication dans lequel seules sont prises en considération les opérations les moins chères possibles, les lignes de production les meilleur marché et les matières premières aux coûts d'exploitation les plus bas. Certains de ces déchets sont hautement toxiques et ce serait à l'Etat d'en disposer pour prévenir les atteintes à la santé publique.
- C'est un objet qui, ayant été fabriqué au moindre coût, se dégradera rapidement et devra être remplacé à bas prix. En attendant son élimination, il sera donc jeté dans d'énormes décharges, à la charge de l'Etat, comme de coutume.
- C'est ce qui reste malgré de multiples recyclages largement financés par l'Etat!
- C'est la péjoration de l'idée même de l'objet, son côté négatif, obscur et antinomique, sa dévalorisation complète!

De ces définitions, nous pouvons conclure que la question n'est plus «que faire des déchets?» ni «comment les valoriser?» mais «que faire pour ne plus en produire?». Ou plus précisément, quel système proposer ou mettre sur pied pour que le déchet n'existe tout simplement plus?

En tous les cas, ce serait un système qui ne rentrerait pas dans la logique «déchets», qui valoriserait la production holistique d'objets en prenant en compte tous les niveaux d'échanges, soit un système qui serait le fruit de l'engagement et d'une grande participation des gens eux-mêmes qui, enfin devenus des êtres humains raisonnables, réfléchis et conscients et des citoyens responsables et qui, rendus attentifs aux pièges de la consommation vecteur d'identité et de valeur d'élitisme, sauraient utiliser ce qu'ils ont à disposition avec une efficacité maximum. Mais de nos jours tout concourt contre un tel système, ce type de société est considéré comme une utopie inatteignable, une anarchie propre à mettre à bas les capitaines de l'économie, la pensée unique économique néolibérale et les valeurs hégémoniques de la consommation instituée en dogme opératoire...

Comment mettre fin à cette hégémonie économique rédhibitoire? Comment démarrer une remise en question fondamentale des fondements mêmes de cette société de consommation dont les déséquilibres enflamment ce monde d'un feu nourri par les montagnes de déchets déjà produits dont on ne sait que faire? Comment faire pour que tout un chacun puisse participer à la création, la mise en forme et le suivi d'une société citoyenne et écologiquement neutre?

Il me semble que, pour changer le système, il faut déjà pouvoir se poser ces vraies questions!

Et surtout, nous devons nous méfier de ces questions qui ne mettent pas en cause les fondements de ce système d'exploitation et de pouvoir et qui nous détournent de l'essentiel avec ces approches simplistes qui font le lit d'une activité économique qui maintient la croissance et donc la richesse de quelques-uns et donc les déchets!

Georges Tafelmacher

## L'Afrique et les défis du déchet

La modernité est à la fois respectée et haïe. La preuve c'est qu'à l'ère de l'exaltation quasi-religieuse du bio, d'une conscience de plus en plus aiguë de l'avenir de la planète menacée par l'industrialisation de non retour, d'une reconnaissance de l'empreinte écologique comme cristallisation pertinente de l'identité individuelle, on peut s'inquiéter de ce qui advient des déchets tant en Occident que dans le monde dit d'en bas.

D'abord pourquoi l'Afrique? Esquissons premièrement cette réponse que je qualifierai de post-moderne et qui rend compte de la situation actuelle du monde, de ses avancées en terme de technique. C'est un secret de Polichinelle: la révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle a épargné le continent africain et cela se fait encore sentir. Il est vrai que de grosses industries mêmes polluantes existent en Afrique. Cependant l'industrialisation n'a pas suffisamment pris racine dans son contexte et ne fonctionne que de manière épiphénoménale. Ce constat laconique provoque une réponse: étant donné que la compréhension actuelle de la notion de déchet est prioritairement liée au mode de consommation en société industrielle, on peut souligner d'une manière radicale que l'univers traditionnel au sud du Sahara méconnaît son existence.

En effet, au-delà de la modernité, notre époque dite postmoderne semble de plus en plus remettre en question le scientisme qui hante l'Europe depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Elle signe l'arrêt de mort de la superpuissance de la science et de la technologie pour verser dans de nouvelles recherches qui tendent à voir dans différentes cultures et modes de vie, des sources d'espoir pour rectifier la trajectoire du monde. L'Afrique semble donc revêtir dans l'imaginaire de nombreux Occidentaux l'image d'un lieu par excellence de virginité en matière écologique. Est-ce de l'angélisme ou l'obsession d'un retour

à une sorte de naturalisme qui dénonce l'écart de conduite en matière de responsabilité écologique? Serait-ce le sentiment d'une fin irrémédiable de la planète aux seuls motifs de l'incurie humaine grandissante?

Ensuite, une réponse qui a trait à la Weltanschauung dite africaine. Sans verser dans une généralisation abjecte, l'Afrique ne connaîtrait pas de déchet dans sa vision du monde qui intègre l'ensemble des éléments composant le monde et admet leur nécessité. Or, le déchet, par essence, est un excédent. A titre d'exemple, pour élucider cette vision unitaire du monde, l'Afrique noire, notamment, admet que le monde des vivants et celui des morts forment un tout. « Les morts ne sont pas morts » scandait le poète Birago Diop. Cette vision fait dire à plusieurs spécialistes de religion, par exemple, que l'Afrique est par essence animiste et polythéiste.

Partant de cette vision très répandue, on peut conclure que le déchet est d'office inexistant dans l'univers mental et réel africains. Autrement dit, l'Afrique serait, à l'image de sa couleur noire, le cimetière de toutes les autres couleurs existantes. Cette sorte de phagocytose des éléments qui viennent à elle, ferait de ce continent le monde par excellence de l'ouverture voulue, assumée ou subie à toute sorte d'étrangeté.

Aujourd'hui, cette vision est âprement discutée. L'unité africaine au sens superficiel du terme n'existe que dans l'ethnologie dix-neuviémiste dominante et dans toutes sortes de fantasmes. A cette vision d'entente parfaite entre les différents mondes unis par la palabre (sorte d'*Agora* africaine), s'oppose une vision plurale de l'Afrique. Contrairement à ce que renvoie cette fausse imagerie, le monde noir connaît des différences, des discussions voire des contradictions. En conclusion, loin de nous ce monde inventé et suspect.

Le résidu ou le déchet n'est pas absent de manière absolue. Au contraire, il est dans la confrontation des idées, mais aussi dans l'ouverture au monde de la consommation. L'Afrique a toujours connu des mouvements comme le reste de la planète: le déchet introduit par la technologie, celui lié à la possession et la dépossession de ces objets transformés, utilisés et abandonnés. La stratégie d'ensemble consiste en une circularité dans la manipulation des déchets de la technologie en milieux urbains notamment. Les engins arrivés en fin de vie et qui meublent indécemment les déchetteries improvisées pour la plupart du temps redeviennent des sources de revenus parallèles dans le secteur tertiaire. La ferraille va subir d'autres transformations utiles en Inde ou en Chine. A l'heure actuelle il n'existe pas de volonté ou de possibilité de procéder à des récupérations autres que celles des petits artisans, dans le but de fabriquer des ustensiles et autres outils pourtant nécessaires au quotidien. Ces inventeurs et adeptes de la débrouillardise des métropoles africaines sont insuffisamment pris au sérieux par l'Etat. Ce dernier minimise leur technicité et finalement leur secteur d'activité pourtant reconnu comme un reflet de cette intelligence orpheline.

La circularité doit être reconnue tant à l'interne qu'à l'externe. On ne peut se complaire dans un particularisme soi-disant africain qui évite une conscientisation globale sur les enjeux cruciaux du monde. L'Afrique n'est pas située sur la lune, elle est à proximité de l'Europe occidentale où se situent les pôles de développement industriels importants. Ce qui permet de poser l'hypothèse selon laquelle l'Afrique serait doublement victime: elle subit l'industrialisation abusive du monde occidental et se voit privée de ses retombées.

Zachée Betché

# Déchets, écologie industrielle et bonne combine

L'écologie industrielle est une démarche relativement récente exposée pour la première fois dans un article de Frosch et Gallopoulos dans le «Scientific American» de septembre 1989. On en trouve une présentation très complète dans l'ouvrage de Dominique Bourg et Suren Erkman intitulé «Perspectives on Industrial Ecology» (Greenleaf Publishing Ltd, UK, 2003). L'écologie industrielle se veut une tentative de reproduire dans le système économique-industriel (ou anthroposphère) le mode de fonctionnement de la biosphère (ensemble de ce qui vit sur la Terre). Dans cette dernière, la règle du jeu est le fonctionnement en cycles fermés. Toute matière organique, quel que soit son état, participe à ces cycles, d'où il résulte qu'il n'y a pas de déchets organiques.

L'écologie industrielle considère le système économique-industriel comme ayant son métabolisme propre qu'il s'agit d'abord de connaître et d'analyser. La notion de métabolisme s'applique aussi à des entreprises, des communautés, des Etats. Pour le connaître, il faut déterminer les flux de matière (material flow analysis ou MFA) et d'énergie qui traversent ces entités, de l'extraction des ressources au dépôt final des déchets. Le but est d'augmenter ce qu'on appelle «la productivité des ressources», c'est-à-dire la quantité de produits et services que l'on peut obtenir par unité de ressource prélevée sur le stock disponible de la planète. Il a été proposé d'augmenter cette productivité d'un facteur 4 (Lovins) et même 10 (Schmidt-Bleek) au cours des prochains cinquante ans. Il s'agit donc avant tout de faire durer les ressources et donc de maintenir le système économique-industriel en vie plus longtemps sans toutefois le remettre en question.

On constate d'emblée que l'utilisation du terme «écologie» est quelque peu usurpée et ne correspond pas vraiment à la démarche envisagée. En effet, selon la définition du Petit Robert, l'écologie est

«l'étude des milieux où vivent et se reproduisent les êtres vivants ainsi que du rapport de ces êtres avec le milieu». Il n'est question ici ni de ressources, ni de déchets, ni d'ailleurs d'environnement. Dans le tout organique qu'est la biosphère, il n'y a ni ressource ni environnement (voir par exemple à ce sujet: P. Lehmann, «La destruction de la biosphère et de la société par les énergies non renouvelables», dans «L'énergie du Futur», Editions d'En Bas, 1997). Un tout organique, que ce soit une plante, un animal, un être humain, un écosystème, voire la biosphère dans son ensemble, n'est pas constitué de parties. Ce n'est pas quelque chose qui a été assemblé. Mais l'approche scientifique actuelle veut comprendre le tout à partir des propriétés de supposées parties, d'où la confusion.

*Les Suisses sont d'authentiques champions en matière de recyclage. En 2003, 47% des déchets urbains ont pu être recyclés. Parmi les déchets ménagers, les Suisses ont recyclés 70% du papier, 71% des bouteilles en plastique, 95% du verre, 85 à 90% de l'aluminium et 75% des boîtes de conserve. Les entreprises s'y mettent aussi. L'exemple le plus louable à cet égard est certainement celui des CFF. Chaque année, ces derniers collectent: 2,5 millions de bouteilles en plastique, 2 millions de boîtes d'aluminium, 1 million de bouteilles de verre et 3608 tonnes de journaux et magazines.*

Si le terme écologie ne semble guère applicable à l'activité industrielle, la notion de métabolisme paraît adéquate. Ce que l'on cherche à faire, c'est de rendre ce métabolisme plus efficace en réduisant les flux de matière et d'énergie qui le traversent pour une production donnée. Différentes approches sont bien sûr pos-

sibles. On pourrait par exemple supprimer les activités industrielles non indispensables ou trop polluantes. Mais cela serait contraire au dogme de la croissance économique, à la liberté de commerce et d'autres tabous de l'économie de marché. Mais on peut aussi se demander si les déchets des uns ne pourraient pas être les matières premières des autres. Cette démarche a été entreprise dans plusieurs domaines et a permis des récupérations et des recyclages intéressants. Par exemple, les effluents des aciéries contiennent des poussières riches en zinc que l'on peut récupérer et mettre à disposition de différentes industries qui utilisent ce métal.

L'analyse des différents métabolismes de l'anthroposphère devrait aussi permettre de lutter plus efficacement contre la pollution qu'ils provoquent dans la biosphère. Au lieu des méthodes «end of pipe» (sortie de tuyau) qui prévalent aujourd'hui – incinération des ordures, épuration des eaux, décharges, etc. – il est possible d'adapter les méthodes de production pour d'une part réduire les émissions polluantes et d'autre part faciliter la prise en charge et le recyclage des objets en fin de vie: voitures, machines à laver, frigos, etc., et surtout de les faire durer. La «Bonne combine» à Lausanne répare depuis plus de vingt ans des quantités d'appareils qui auraient sans cela fini au rebut. La quantité d'appareils sauvés est de l'ordre de 200 à 500 tonnes par an. Il s'agit là d'une contribution importante à la réduction des flux de matière. Les appareils réparés sont revendus à des prix avantageux pour l'acquéreur mais suffisants pour permettre à la «Bonne combine» de tourner. Des entreprises analogues devraient être mises en place dans toutes les grandes villes. Par ailleurs, beaucoup d'appareils sont d'utilité marginale et la démarche la plus importante est de se demander, avant de les acheter, si on en a vraiment besoin.

Pierre Lehmann

## La politique de l'oxymore

Bertrand Méheust, La Découverte, 2009

La mode politique actuelle veut que notre salut passe par «Le développement durable». On s'ingénie à faire croire au citoyen qu'on a trouvé là le moyen de faire durer indéfiniment une civilisation économico-industrielle soumise au libéralisme et tributaire d'une croissance économique permanente. Le philosophe Bertrand Méheust dénonce ce mythe dans un petit livre intitulé *La politique de l'oxymore*. Les oxymores sont des contradictions dans les termes. Ils font fusionner deux réalités contradictoires comme justement le développement durable.

Ce sont des outils de mensonge qui favorisent la destruction des esprits.

L'ouvrage de Méheust a reçu une critique très favorable dans le journal *La Décroissance*. Il est de nature à réveiller l'esprit critique des citoyens avant qu'ils ne soient complètement crétinisés par les médias et avant, comme le dit Méheust, que la mondialisation n'entraîne dans la sphère psychique des conséquences irréversibles analogues à celle qu'il produit dans la biosphère.

L'analyse de Méheust rejoint celle

que Carl Amery avait faite dans son essai intitulé *Hitler als Vorläufer* (*Hitler en tant que précurseur*). Le libéralisme, en pillant la planète sans se soucier du long terme, va aboutir à une situation dans laquelle il n'y aura pas assez pour entretenir tout le monde. Cela mène à accepter le sacrifice d'une partie de l'humanité pour que l'autre puisse survivre et provoque la question du philosophe Hans Jonas: «Devons-nous devenir des monstres pour sauver l'humanité?»



Pierre Lehmann

## La chute de la Maison Blocher

Denis Clerc, Editions de l'Aire, 2009

Cet essai est signé Denis Clerc. L'auteur fut professeur à l'institut de français de l'Université de Fribourg et conseiller d'Etat de ce canton durant 15 ans, dans les rangs du parti socialiste.

Où va la Suisse se demande-il et je crois que nous sommes nombreux non seulement à nous poser cette question, mais encore à éprouver une angoisse devant les relents de fascisme que répand la propagande de l'Union démocratique du centre (UDC). Si Christoph Blocher s'est vu évincé du Conseil fédéral, il n'en reste pas moins un agitateur qui entraîne une partie du peuple suisse dans des aberrations dangereuses.

Entre 1930 et 1939, les gouvernements européens ont sous-estimé la montée du nazisme et on sait où cela nous a menés. Sommes-nous certains d'être assez vigilants? Denis Clerc démontre comment l'UDC a grandi, sur quels mensonges elle s'est profilée. La xénophobie et le nationalisme vont vers un point de convergence où ils se confondent inévitablement. L'auteur remémore la pensée du professeur Jean-François Aubert: «Si l'on exclut les fléaux naturels, c'est le nationalisme qui a causé le plus de morts violentes ces trois derniers siècles.» L'auteur se penche sur les conséquences du rapport Bergier venu secouer nos

certitudes patriotiques. Enfin il faut relever cet éclairage: «L'UDC est forcément favorable à l'immigration massive demandée par le patronat, mais l'autre pilier de sa politique qui lui attire un nombre croissant d'électeurs, c'est la xénophobie, les mesures discriminatoires et vexatoires réclamées contre les étrangers que les dirigeants de l'économie ont fait venir en Suisse pour faire tourner leurs entreprises».

Conclusion optimiste: «La maison suisse survivra à celui qui a cru pouvoir s'en emparer, la détruire et la refaçonner à sa guise». J'incite tout un chacun à se jeter sur le livre de Denis Clerc qui se lit comme un roman tant il est conçu avec justesse et clarté.

Mousse Boulanger

## Le voyage restreint

Alphonse Layaz, Editions Mon Village, 2009

Notre imprimeur, Jean-Claude Piguet, éditeur du journal de Sainte-Croix et environs, a sauvé, il y a quelque temps, un navire culturel en perdition, je veux dire les *Editions Mon Village*. Dans le cadre de cette reprise, il publie un nouveau livre d'Alphonse Layaz, nom connu de nos lecteurs puisqu'il fut de longues années journaliste à la Radio suisse romande dans le domaine de la culture, particulièrement en ce qui concerne la peinture. Artiste peintre lui-même, il a déjà publié plusieurs romans, des poèmes et des pièces radiophoniques qui ont été diffusées sur les ondes de RSR.

*Le voyage restreint* est l'histoire qui donne son titre au recueil de 23 nouvelles qui sont toutes à l'image d'un tableau devant lequel on s'arrête, qu'on commence à regarder comme une peinture et dans laquelle on entre comme dans un paysage qui retient l'attention par ses couleurs, ses parfums, ses mélodies et surtout l'attention portée à des personnages qui sont des êtres simples, émouvants, tellement semblables à nous qu'on a l'impression non seulement de les connaître mais encore qu'ils font partie de notre existence. C'est un livre qui à sa place lors d'un voyage en train, d'une soirée vide et solitaire, un livre qui est bon compagnon, simple et aimable, parfois triste ou joyeux, mais toujours disponible, sous la main, grâce à ses histoires courtes, colorées, tendres et malicieuses. On le trouve dans toutes les librairies au prix de 28 francs.

Mousse Boulanger



**L'Occident doit-il se réinventer face à la crise écologique?**

Tel est le titre d'un grand colloque international qui s'est tenu à Lausanne, à l'UNIL, du 4 au 6 juin. Philippe Roch et Dominique Bourg, professeur à l'UNIL, en ont été les chevilles ouvrières et ont mis l'accent sur la nécessité absolue d'un changement de valeurs passant par le respect de la nature. Croissance et consommation doivent faire place à une véritable harmonie entre l'humanité et la nature.

D'après le journal *24 Heures* du 29 mai 2009

**Librairie virtuelle**

Création d'une librairie virtuelle en Inde afin de protéger les savoirs traditionnels contre la bio-piraterie. Rendue accessible à l'Office européen des brevets, elle a été établie par 200 chercheurs qui y travaillaient depuis 1999. A partir de textes anciens de la thérapeutique indienne (Ayurvéda, Yoga, etc.), elle contient près de 230'000 formulations traditionnelles permettant de connaître ce savoir ancestral. Le risque est toutefois qu'elle devienne une source d'information pour les multinationales qui, en modifiant les formulations, pourraient toujours obtenir des agréments pour leurs brevets. Affaire à suivre...

D'après *L'Age de Faire*, avril 2009

**Connaissez-vous la méthode SOFDIS (Solar DESinfection)?**

Elle utilise le soleil pour désinfecter l'eau car une bouteille en PET transparente (et non en PVC) remplie d'eau et exposée 6 heures au soleil fournit de l'eau potable, la plupart des germes pathogènes étant détruits par les UVA du soleil. Au Cameroun, l'association AQUACARE promeut cette méthode simple et économique. Un programme d'utilisation de SODIS a été lancé entre janvier et mai 2008 dans des quartiers défavorisés de la capitale. A la fin de ce programme, le taux d'acceptabilité était d'environ 40%, alors que les diarrhées chez les enfants de moins de 5 ans avaient chuté de plus de 60%. L'ambassade de Suisse au Cameroun a accordé un financement à l'association pour qu'elle étende son action dans la ville de Douala.

D'après *L'Age de Faire*, avril 2009

**Un nouveau défi pour l'OSEO (Œuvre Suisse d'Entraide Ouvrière)**

Le programme de travail et d'intégration qu'elle a lancé, VIVA, permet que des personnes ayant une capacité réduite de travail, physique ou psychique, retrouvent un emploi. A VIVA, on commence toujours par analyser le potentiel des personnes retenues, leurs compétences et leurs aspirations; on leur cherche très vite un emploi intermédiaire: travailler renforce la confiance et l'endurance. C'est l'AI qui envoie les

participants et, après un an d'expérience, on peut parler de succès: les personnes gagnent en motivation et développent leurs compétences. Seule ombre au tableau: trouver des emplois intermédiaires qui demandent patience et engagement de la part des employeurs. A noter qu'en plus de ce programme de Suisse centrale, six autres OSEO régionales gèrent elles aussi des projets pour rentiers AI, en particulier dans le canton de Vaud.

D'après *Solidarité*, magazine de l'OSEO, mai 2009

**Neuchâtois 2009, spécial jeunes**

Le service de la cohésion multiculturelle du canton de Neuchâtel organise une série de manifestations sous le titre *Neuchâtois 2009, spécial jeunes*. Jusqu'au mois de novembre, de nombreuses expositions, tables rondes, concerts et rencontres diverses (plus de quarante événements au total) permettront de donner la parole aux jeunes du canton. L'ambition est de mieux comprendre leurs univers de vie, leurs relations aux autres et leurs demandes. Programme sous [www.neuchatois.ch](http://www.neuchatois.ch) (RCy).

*N'hésitez pas à envoyer vos bonnes nouvelles à Yvette Humbert Fink, 26, rue de la Paix, 1400 Yverdon-les-Bains, tél./faxe 024 425 35 15.*

Merci!

**L'informatique et le web, entre risques et ouverture**

Il y a bientôt deux générations que les ordinateurs sont présents dans notre vie quotidienne. Et déjà une quinzaine d'année pour ce qui est de l'internet. Quels regards portez-vous sur cette «avancée» technologique? Quels en ont été les avantages... et les inconvénients. Une communication différente émerge de cette pléthore de moyens nouveaux. Nous assure-t-elle une plus grande ouverture? Ou nous soumet-elle à des risques

jusqu'alors inconnus? Que devient la «sphère privée» dans un monde où tout le monde est «connecté»? Bref, quels sont les enjeux sociaux de l'informatique d'aujourd'hui? C'est à ce forum que nous vous invitons à participer. Il paraîtra à fin août. Date limite des contributions: 1<sup>er</sup> août. Et merci de vous annoncer au 076 425.48.10. (mb)

**L e s s o r**

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Équipe de rédaction  
Mousse Boulanger, Rémy Cosandey, Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber, Henri Jaccottet, Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba, Agnès Zawodnik.

Administration et retours  
*L'Essor* - Abonnements  
Tunnels 16  
2300 La Chaux-de-Fonds  
ou par courriel : [info@journal-lessor.ch](mailto:info@journal-lessor.ch)

Rédacteur responsable  
Rémy Cosandey  
Léopold-Robert 53 - 2300 La Chaux-de-Fonds  
032/913 38 08; [cosandeyremy@hispeed.ch](mailto:cosandeyremy@hispeed.ch)

Abonnement annuel : Fr. 36.- (20 euros)  
CCP-12-2620-0 Genève

Composition et impression  
Société coopérative du Journal  
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

**L e s s o r** - ISSN 1023-5663

déla pour le prochain numéro : 1<sup>er</sup> août 2009  
prochain forum : *L'informatique et le web, entre risques et ouverture*